

ANNIE ERNAUX

LA PLACE

nrf

GALLIMARD

ANNIE ERNAUX

La place

La narratrice, qui n'est autre que l'auteur, a perdu son père l'année même où elle est devenue professeur. Cette mort, à laquelle elle a assisté, a marqué sa conscience d'une manière indicible. Plusieurs années après, elle entreprend le récit de la vie de son père, d'abord garçon de ferme, puis ouvrier d'usine, petit commerçant enfin. Se fondant sur des faits, des photos, des souvenirs de scènes précises et de phrases souvent entendues, elle rend sensible la condition de son père, la faible marge de liberté qui lui fut accordée pour se faire sa « place au soleil ». Surtout, elle s'attache à décrire cette distance séparant peu à peu une fille, étudiante, mariée bourgeoisement, d'un père travailleur manuel qu'elle aime et qui l'adore.

Mais Annie Ernaux ne ressuscite pas seulement l'image d'un père, elle met au jour avec minutie tout un héritage culturel, coutumes, goûts, valeurs, l'héritage culturel des dominés, qu'elle a dû oublier pour monter dans l'échelle sociale.

Les difficultés et la psychologie du petit commerçant, les humiliations sociales, la déchirure de classe à l'intérieur même de la famille, tout cela est relaté avec pudeur et force dans un style dépouillé à l'extrême, qui donne à cette œuvre une densité bouleversante.

Annie Ernaux est née à Lillebonne (Seine-Maritime). Professeur de lettres, elle a déjà publié trois romans : Les armoires vides, Ce qu'ils disent ou rien et La femme gelée.

nrf



9 782070 700486



84-I A 70048

ISBN 2-07-070048-8

48 FF TC

J'ai passé les épreuves pratiques du Capes dans un lycée de Lyon, à la Croix-Rousse. Un lycée neuf, avec des plantes vertes dans la partie réservée à l'administration et au corps enseignant, une bibliothèque au sol en moquette sable. J'ai attendu là qu'on vienne me chercher pour faire mon cours, objet de l'épreuve, devant l'inspecteur et deux assesseurs, des profs de lettres très confirmés. Une femme corrigeait des copies avec hauteur, sans hésiter. Il suffisait de franchir correctement l'heure suivante pour être autorisée à faire comme elle toute ma vie. Devant une classe de première, des matheux, j'ai expliqué vingt-cinq lignes – il fallait les numéroter – du *Père Goriot* de Balzac. « Vous les avez traînés, vos élèves », m'a reproché l'inspec-

teur ensuite, dans le bureau du proviseur. Il était assis entre les deux assesseurs, un homme et une femme myope avec des chaussures roses. Moi en face. Pendant un quart d'heure, il a mélangé critiques, éloges, conseils, et j'écoutais à peine, me demandant si tout cela signifiait que j'étais reçue. D'un seul coup, d'un même élan, ils se sont levés tous trois, l'air grave. Je me suis levée aussi, précipitamment. L'inspecteur m'a tendu la main. Puis, en me regardant bien en face : « Madame, je vous félicite. » Les autres ont répété « je vous félicite » et m'ont serré la main, mais la femme avec un sourire.

Je n'ai pas cessé de penser à cette cérémonie jusqu'à l'arrêt de bus, avec colère et une espèce de honte. Le soir même, j'ai écrit à mes parents que j'étais professeur « titulaire ». Ma mère m'a répondu qu'ils étaient très contents pour moi.

Mon père est mort deux mois après, jour pour jour. Il avait soixante-sept ans et tenait avec ma mère un café-alimentation dans un quartier tranquille non loin de la gare, à Y... (Seine-Maritime). Il comptait se retirer dans un an. Souvent, durant quelques secondes, je ne sais plus si la scène du lycée de Lyon a eu lieu avant ou après, si le mois d'avril venteux où je me vois attendre un bus à la Croix-Rousse doit précéder ou suivre le mois de juin étouffant de sa mort.

C'était un dimanche, au début de l'après-midi.

Ma mère est apparue dans le haut de l'escalier. Elle se tamponnait les yeux avec la serviette de table qu'elle avait dû emporter avec elle en montant dans la chambre après le déjeuner. Elle a dit d'une voix neutre : « C'est fini. » Je ne me souviens pas des

minutes qui ont suivi. Je revois seulement les yeux de mon père fixant quelque chose derrière moi, loin, et ses lèvres retroussées au-dessus des gencives. Je crois avoir demandé à ma mère de lui fermer les yeux. Autour du lit, il y avait aussi la sœur de ma mère et son mari. Ils se sont proposés pour aider à la toilette, au rasage, parce qu'il fallait se dépêcher avant que le corps ne se raidisse. Ma mère a pensé qu'on pourrait le revêtir du costume qu'il avait étrenné pour mon mariage trois ans avant. Toute cette scène se déroulait très simplement, sans cris, ni sanglots, ma mère avait seulement les yeux rouges et un rictus continu. Les gestes s'accomplissaient tranquillement, sans désordre, avec des paroles ordinaires. Mon oncle et ma tante répétaient « il a vraiment fait vite » ou « qu'il a changé ». Ma mère s'adressait à mon père comme s'il était encore vivant, ou habité par une forme spéciale de vie, semblable à celle des nouveau-nés. Plusieurs fois, elle l'a appelé « mon pauvre petit père » avec affection.

Après le rasage, mon oncle a tiré le corps,

l'a tenu levé pour qu'on lui enlève la chemise qu'il portait ces derniers jours et la remplacer par une propre. La tête retombait en avant, sur la poitrine nue couverte de marbrures. Pour la première fois de ma vie, j'ai vu le sexe de mon père. Ma mère l'a dissimulé rapidement avec les pans de la chemise propre, en riant un peu : « Cache ta misère, mon pauvre homme. » La toilette finie, on a joint les mains de mon père autour d'un chapelet. Je ne sais plus si c'est ma mère ou ma tante qui a dit : « Il est plus gentil comme ça », c'est à dire net, convenable. J'ai fermé les persiennes et levé mon fils couché pour sa sieste dans la chambre à côté. « Grand-père fait dodo. »

Avertie par mon oncle, la famille qui vit à Y... est venue. Ils montaient avec ma mère et moi, et restaient devant le lit, silencieux quelques instants, après quoi ils chuchotaient sur la maladie et la fin brutale de mon père. Quand ils étaient redescendus, nous leur offrions à boire dans le café.

Je ne me souviens pas du médecin de garde qui a constaté le décès. En quelques heures, la figure de mon père est devenue méconnaissable. Vers la fin de l'après-midi, je me suis trouvée seule dans la chambre. Le soleil glissait à travers les persiennes sur le linoléum. Ce n'était plus mon père. Le nez avait pris toute la place dans la figure creusée. Dans son costume bleu sombre lâche autour du corps, il ressemblait à un oiseau couché. Son visage d'homme aux yeux grands ouverts et fixes de l'heure suivant sa mort avait déjà disparu. Même celui-là, je ne le reverrais jamais.

On a commencé de prévoir l'inhumation, la classe des pompes funèbres, la messe, les faire-part, les habits de deuil. J'avais l'impression que ces préparatifs n'avaient pas de lien avec mon père. Une cérémonie dont il serait absent pour une raison quelconque. Ma mère était dans un état de grande excitation et m'a confié que, la nuit d'avant, mon père

avait tâtonné vers elle pour l'embrasser, alors qu'il ne parlait déjà plus. Elle a ajouté : « Il était beau garçon, tu sais, étant jeune. »

L'odeur est arrivée le lundi. Je ne l'avais pas imaginée. Relent doux puis terrible de fleurs oubliées dans un vase d'eau croupie.

Ma mère n'a fermé le commerce que pour l'enterrement. Sinon, elle aurait perdu des clients et elle ne pouvait pas se le permettre. Mon père décédé reposait en haut et elle servait des pastis et des rouges en bas. Larmes, silence et dignité, tel est le comportement qu'on doit avoir à la mort d'un proche, dans une vision distinguée du monde. Ma mère, comme le voisinage, obéissait à des règles de savoir-vivre où le souci de dignité n'a rien à voir. Entre la mort de mon père le dimanche et l'inhumation le mercredi, chaque habitué, sitôt assis, commentait l'événement d'une façon laconique, à voix basse : « Il a drôlement fait vite... », ou faussement joviale : « Alors il s'est laissé aller le patron ! » Ils faisaient part de leur émotion quand ils avaient appris la nouvelle, « j'ai été retourné »,

« je ne sais pas ce que ça m'a fait ». Ils voulaient manifester ainsi à ma mère qu'elle n'était pas seule dans sa douleur, une forme de politesse. Beaucoup se rappelaient la dernière fois qu'ils l'avaient vu en bonne santé, recherchant tous les détails de cette dernière rencontre, le lieu exact, le jour, le temps qu'il faisait, les paroles échangées. Cette évocation minutieuse d'un moment où la vie allait de soi servait à exprimer tout ce que la mort de mon père avait de choquant pour la raison. C'est aussi par politesse qu'ils voulaient voir le patron. Ma mère n'a pas accédé toutefois à toutes les demandes. Elle triait les bons, animés d'une sympathie véritable, des mauvais poussés par la curiosité. A peu près tous les habitués du café ont eu l'autorisation de dire au revoir à mon père. L'épouse d'un entrepreneur voisin a été refoulée parce qu'il n'avait jamais pu la sentir de son vivant, elle et sa bouche en cul de poule.

Les pompes funèbres sont venues le lundi. L'escalier qui monte de la cuisine aux chambres s'est révélé trop étroit pour le passage du cercueil. Le corps a dû être enveloppé

dans un sac de plastique et traîné, plus que transporté, sur les marches, jusqu'au cercueil posé au milieu du café fermé pour une heure. Une descente très longue, avec les commentaires des employés sur la meilleure façon de s'y prendre, pivoter dans le tournant, etc.

Il y avait un trou dans l'oreiller sur lequel sa tête avait reposé depuis dimanche. Tant que le corps était là, nous n'avions pas fait le ménage de la chambre. Les vêtements de mon père étaient encore sur la chaise. De la poche à fermeture éclair de la salopette, j'ai retiré une liasse de billets, la recette du mercredi précédent. J'ai jeté les médicaments et porté les vêtements au sale.

La veille de l'inhumation, on a fait cuire une pièce de veau pour le repas qui suivrait la cérémonie. Il aurait été indélicat de renvoyer le ventre vide les gens qui vous font l'honneur d'assister aux obsèques. Mon mari est arrivé le soir, bronzé, gêné par un deuil qui n'était pas le sien. Plus que jamais, il a paru déplacé ici. On a dormi dans le seul lit à deux places, celui où mon père était mort.

Beaucoup de gens du quartier à l'église, les femmes qui ne travaillent pas, des ouvriers qui avaient pris une heure. Naturellement, aucune de ces personnes « haut placées » auxquelles mon père avait eu affaire pendant sa vie ne s'était dérangée, ni d'autres commerçants. Il ne faisait partie de rien, payant juste sa cotisation à l'union commerciale, sans participer à quoi que ce soit. Dans l'éloge funèbre, l'archiprêtre a parlé d'une « vie d'honnêteté, de travail », « un homme qui n'a jamais fait de tort à personne ».

Il y a eu le serrement des mains. Par une erreur du sacristain dirigeant l'opération – à moins qu'il n'ait imaginé ce moyen d'un tour supplémentaire pour grossir le nombre des assistants – les mêmes gens qui nous avaient serré la main sont repassés. Une ronde cette fois rapide et sans condoléances. Au cimetière, quand le cercueil est descendu en oscillant entre les cordes, ma mère a éclaté

en sanglots, comme le jour de mon mariage, à la messe.

Le repas d'inhumation s'est tenu dans le café, sur les tables mises bout à bout. Après un début silencieux, les conversations se sont mises en train. L'enfant, réveillé d'une bonne sieste, allait des uns aux autres en offrant une fleur, des cailloux, tout ce qu'il trouvait dans le jardin. Le frère de mon père, assez loin de moi, s'est penché pour me voir et me lancer : « Te rappelles-tu quand ton père te conduisait sur son vélo à l'école ? » Il avait la même voix que mon père. Vers cinq heures, les invités sont partis. On a rangé les tables sans parler. Mon mari a repris le train le soir même.

Je suis restée quelques jours avec ma mère pour les démarches et formalités courantes après un décès. Inscription sur le livret de famille à la mairie, paiement des pompes funèbres, réponses aux faire-part. Nouvelles cartes de visite, madame *veuve* A... D... Une période blanche, sans pensées. Plusieurs fois, en marchant dans les rues, « je suis une

grande personne » (ma mère, autrefois, « tu es une grande fille » à cause des règles).

On a réuni les vêtements de mon père pour les distribuer à des gens qui en auraient besoin. Dans son veston de tous les jours, accroché dans le cellier, j'ai trouvé son portefeuille. Dedans, il y avait un peu d'argent, le permis de conduire et, dans la partie qui se replie, une photo glissée à l'intérieur d'une coupure de journal. La photo, ancienne, avec des bords dentelés, montrait un groupe d'ouvriers alignés sur trois rangs, regardant l'objectif, tous en casquette. Photo typique des livres d'histoire pour « illustrer » une grève ou le Front populaire. J'ai reconnu mon père au dernier rang, l'air sérieux, presque inquiet. Beaucoup rien. La coupure de journal donnait les résultats, par ordre de mérite, du concours d'entrée des bacheliers à l'école normale d'institutrices. Le deuxième nom, c'était moi.

Ma mère est redevenue calme. Elle servait les clients comme avant. Seule, ses traits s'affaissaient. Chaque matin, tôt, avant l'ouver-

ture du commerce, elle a pris l'habitude d'aller au cimetière.

Dans le train du retour, le dimanche, j'essayais d'amuser mon fils pour qu'il se tienne tranquille, les voyageurs de première n'aiment pas le bruit et les enfants qui bougent. D'un seul coup, avec stupeur, « maintenant, je suis vraiment une bourgeoise » et « il est trop tard ».

Plus tard, au cours de l'été, en attendant mon premier poste, « il faudra que j'explique tout cela ». Je voulais dire, écrire au sujet de mon père, sa vie, et cette distance venue à l'adolescence entre lui et moi. Une distance de classe, mais particulière, qui n'a pas de nom. Comme de l'amour séparé.

Par la suite, j'ai commencé un roman dont il était le personnage principal. Sensation de dégoût au milieu du récit.

Depuis peu, je sais que le roman est impossible. Pour rendre compte d'une vie soumise à la nécessité, je n'ai pas le droit de prendre d'abord le parti de l'art, ni de chercher à faire quelque chose de « passionnant », ou d'« émouvant ». Je rassemblerai les paroles, les gestes, les goûts de mon père, les faits marquants de sa vie, tous les signes objectifs d'une existence que j'ai aussi partagée.

Aucune poésie du souvenir, pas de dérision jubilante. L'écriture plate me vient naturellement, celle-là même que j'utilisais en écrivant autrefois à mes parents pour leur dire les nouvelles essentielles.

L'histoire commence quelques mois avant le vingtième siècle, dans un village du pays de Caux, à vingt-cinq kilomètres de la mer.